

Le texte comme miroir du monde et de l'auteur : Emmanuel Ruben et les Balkans se reflètent dans le Danube

Pavle Sekeruš

Faculté de Philosophie et Lettres, Université de Novi Sad*

Ivana Živančević Sekeruš

Faculté de Philosophie et Lettres, Université de Novi Sad**

Velimir Mladenović

Faculté de Philosophie et Lettres, Université de Novi Sad***

Le texte-miroir analysé est le livre d'Emmanuel Ruben *Sur la route du Danube*, un récit de voyage hybride qui mêle avec succès deux sous-genres : voyages sur le Danube et voyages à vélo. Pendant son voyage d'Odessa à Strasbourg, à contre-courant du Danube à la différence de la plupart des voyageurs, Emmanuel Ruben explore les paysages danubiens, les villes et les villages qui se reflètent dans le Danube, pour mieux révéler toutes les fictions qui constituent l'imaginaire européen sur ces contrées. Les chapitres que nous analysons sont regroupés dans la première partie du livre intitulée *Les Balkaniques*. Cycliste infatigable, Ruben a le regard d'un géographe, celui d'un historien et d'un passionné de géopolitique. Sa plume est celle d'un écrivain et d'un poète et son érudition celle d'un amateur éclairé, avide de connaissances et de commentaires. Son texte est un récit de voyage, une sorte de monologue dramatique en prose, dont la narration a un caractère confessionnel. Nous avons analysé le texte en termes de genre et de structure, en accordant une attention particulière à la conception de la « caméra sur roulette », une vision claire du crédo rubenien de l'écriture. La balkanophilie de Ruben clairement exprimée est contrebalancée par une *phobie* envers le monde depuis lequel il parle, c'est-à-dire l'Union européenne et sa nomenclature bruxelloise, une Europe des banques, de l'économie libérale, et des lobbyistes, qui ferme les yeux et les oreilles face au désastre migratoire qui se déroule à ses frontières. La caméra sur roulette d'Emmanuel Ruben est clairement idéologiquement marquée comme antilibérale et humaniste et plaide en faveur des Balkans dans lesquels l'auteur cherche la chaleur et la générosité perdues en Union européenne.

Mots-clés : Emmanuel Ruben, Danube, Balkans, miroir, voyage, bicyclette, géographie, Europe.

* psekerus@ff.uns.ac.rs.

** nauka@ff.uns.ac.rs.

*** velimirmladenovic@gmail.com.

La métaphore du texte comme miroir du monde peut sembler dépassée, trop souvent utilisée, mais sa constante actualisation témoigne néanmoins d'une relation qui n'a jamais été pleinement racontée et offre toujours des opportunités pour de nouveaux usages et réflexions. On pense souvent que des textes sont trop soumis à la subjectivité de l'auteur, mais rappelons-nous que des miroirs différents offrent des reflets surprenants aussi : ils allongent, raccourcissent, déforment, obscurcissent et révèlent. Le reflet dans un miroir offre une pluralité de connotations qui hésitent entre perfection et imperfection, connaissance et illusion. Le miroir, aussi bien que le texte, apparaît comme un mode de structuration du sens et donc un mode de représentation et de lecture du monde ou de l'œuvre littéraire. Les deux proposent à la fois une identité et une différence et réveillent ainsi une inadéquation entre le monde et sa représentation. L'observation du reflet exige une interprétation et c'est en cela que le miroir fonctionne comme une métaphore des textes. Nous les analysons comme partie du monde social, de la vie humaine, et des moments historiques dans lesquels ils sont situés et interprétés, même lorsqu'ils semblent le nier.

Le texte-miroir que nous avons choisi pour cette occasion est le livre d'Emmanuel Ruben *Sur la route du Danube*, paru chez Payot & Rivages en 2019 et traduit en serbe en 2021 dans l'édition d'Akademaska knjiga de Novi Sad. Il est le résultat d'un long périple à vélo, d'environ 4000 kilomètres, que l'auteur a entrepris en 2016 avec son ami Benjamin Fourrier. Pour être précis, il s'agit de deux voyages organisés à l'automne 2016 et à l'été 2017, au moment où Emmanuel Ruben se trouvait à Novi Sad, en tant que lauréat de la bourse Stendhal de l'Institut français. Dans le livre mentionné, ces deux voyages sont présentés comme un seul trajet continu de quarante-huit jours.

La « littérature écrite sur un vélo » semble devenir un genre particulier de récit de voyage à l'échelle mondiale. Voici quelques titres récents qui soulignent que le voyage s'est fait sur deux roues : *Cold Beer and Crocodiles : A Bicycle Journey into Australia* (Roff Smith 2001), *Down the Road in South America : A Bicycle Tour through Poverty, Paradise, and the Places in Between* (Tim Travis 2008), *Un an à vélo : d'Amsterdam à Singapour* (Martjin Doolaard 2017), *Éloge de l'énergie vagabonde* (Sylvain Tesson 2007), *Voyages sellestes, Les montagnes du monde à vélo* (Claude Marthaler 2020) et j'en passe.

Les grands auteurs français des XIX^e et XX^e siècles ont été fascinés par ce moyen de transport à propulsion humaine aussi. Émile Zola, Alfred Jarry, Tristan Tzara, Pierre Reverdy, Samuel Beckett et Roland Barthes sont quelques-uns d'entre eux qui ont dédié leurs textes au vélo (Nye 2020).

Emmanuel Ruben met particulièrement en lumière la vie et l'œuvre de Julien Gracq, professeur de géographie, écrivain, lauréat du prix Goncourt, qui, à l'annonce des bombardements alliés de la Seconde Guerre mondiale, partit à vélo de Caen en Normandie, sur un trajet de trois cents kilomètres, jusqu'à Saint-Flo-

rent-le-Vieil en Bretagne, où se trouvait le domaine familial. Aujourd'hui, sous le nom de « Maison Julien Gracq », il est transformé en résidence d'écrivains et lieu d'activités culturelles, et l'actuel directeur n'est autre qu'Emmanuel Ruben, géographe diplômé, cycliste et écrivain prolifique, à l'exemple de son grand modèle.

Contrairement à de nombreux voyages le long du Danube qui suivent le cours du fleuve du nord-ouest au sud-est, comme *Danubio* de Claudio Magris (1986) ou le livre *Tre uomini in bicicletta* (2002) de Paolo Rumiz et Francesco Altan, pour ne mentionner que les plus récents, l'itinéraire de Ruben commence à l'embouchure du fleuve, près d'Odessa en Ukraine sur la Mer noire et se termine à une source dans la Forêt Noire en Bavière. De la Mer noire à la Forêt Noire. « Nos vies sont des fleuves qui vont se jeter dans la mer qu'est la mort – *rios que se van* », Ruben cite les poètes espagnols. « C'est pour échapper à cette mer inélucltable que nous avons entrepris ce voyage à rebrousse-poil » (Ruben 2019 : 65). C'est aussi le chemin des invasions barbares qui ont rempli les anciens espaces de l'Europe de nouveaux habitants, « fil bleu de nos provenances », un voyage du lieu où meurent les fleuves au lieu où ils naissent. Cette odysée donquichottesque conduira notre duo à travers la boue, le sable et la poussière des Balkans et les pistes cyclables asphaltées impeccables de l'Autriche à travers une douzaine de pays d'Europe du Sud-Est, d'Europe Centrale et de l'Allemagne.

Il n'est pas facile de dire à quel genre appartient le livre *Sur la route du Danube*. Le déterminant « récit », plus exactement « récit de voyage » s'impose car le texte remplit de nombreux critères qu'implique le genre : on reconnaît l'auteur dans le narrateur (ici, comme dans plusieurs autres livres le narrateur s'appelle Samuel Vidouble), le texte est une sorte de monologue dramatique en prose, la narration a un caractère confessionnel, et on suit le parcours de l'auteur à travers le paysage, lui aussi identifié sur des cartes géographiques. Dans l'*Épilogue*, Ruben définit son livre comme « un objet hybride entre le roman-fleuve, le manuel d'évasion – sorte d'usage de l'Europe à bicyclette – et l'atlas géopoétique » (Ruben 2019 : 598). Si nous devons commenter cette définition ironique et drôle, nous dirions qu'il s'agit plutôt d'un roman d'un fleuve que d'un roman fleuve, que ses qualités littéraires surpassent de loin tout ce qui porte le nom de « manuel », alors qu'on pourrait compléter « atlas géopoétique » avec les adjectifs « historique » et « politique » aussi. Après tout, on peut dire que Ruben n'est pas très strict quant à la détermination du genre de son travail. Dans une interview, il le place, avec certains de ses autres textes, dans la catégorie qu'il nomme lui-même « roman d'arpentage » « [...] où l'on procède à un arpentage des lisières de l'Europe et de l'Occident. Ce sont des récits très géographiques, dans lesquels je souhaite exprimer tout à loisir – libéré des contraintes universitaires – ma vocation manquée de géographe » (Schwartzbrod 2018).

Toutes les tentatives infructueuses de classer le texte dans l'une des catégories connues témoignent de ses transformations, que l'auteur lui-même men-

tionne dans l'*Épilogue*. Il a d'abord été conçu comme un roman au titre provisoire *Boulevard de l'Europe*, sur deux cyclistes qui envisagent de faire un voyage de l'Atlantique jusqu'à l'Oural. Dans la mesure où l'auteur se permettait des libertés avec le récit, la géographie et la chronologie, le texte changeait de caractère, devenant un récit de voyage, roman d'arpentage ou roman tout court.

Sur la route du Danube est organisé en trois livres avec des titres distincts : le premier *Balkaniques (Été)*, le deuxième *Périphériques (Printemps)* et le troisième *Germaniques (Automne)*, auxquels il faut ajouter *Prologue* et *Épilogue*. *Balkaniques* et *Germaniques* sont le résultat d'un enregistrement détaillé des étapes quotidiennes avec des titres dans lesquelles le kilométrage parcouru est précisément souligné, par exemple : *Frontière militaire & ligne des glaces, [Belgrade-Novı Sad (Serbie), 20 juillet, 105 km]*. Bien qu'ils aient été écrits *post festum*, l'auteur leur donne la forme d'un journal de bord, c'est-à-dire de vélo, véritable récit de voyage où le Danube, « l'aorte de l'Europe », devient prétexte pour l'histoire sur l'Europe, « le nouvel empire multinational candidat à l'éclatement ». *Périphériques*, qui précèdent chronologiquement les deux autres (situé au printemps), sont comme un moment de rétrospection, un intermède réflexif avec des chapitres non datés. Entre rêve et réalité, ils mêlent espaces et temps d'un séjour à l'hôpital de Novi Sad avec une jambe cassée, et d'une aventure cycliste paneuropéenne avec son compagnon nommé Vlad.

Le nom de Vlad apparaît également dans une phrase qui fait écho à la célèbre phrase de Stendhal sur le miroir et la route.

Vlad et moi faisons la course contre la montre depuis que nous sommes entrés en Bulgarie – malgré les obstacles du relief, la *furia francese* et l'ivresse de la vitesse nous ont repris, la vitesse à vélo est une drogue, il n'y a que dans la vitesse que j'éprouve la sensation cinesthésique de l'espace, comme si ma bécane n'était pas un instrument de locomotion mais une caméra sur roulettes, un chariot à filmer le paysage, à capturer des émotions, le bruit du temps, le grain de l'instant présent, le frou-frou du fleuve, le tremblé des branchages, le scintillement des feuillages, le souffle diffus de la vie végétale ... (Ruben 2019 : 194)

« Caméra sur roulette » est une vision claire de la conception rubenienne de l'écriture et du texte qui fait penser à la fameuse définition de Stendhal dans *Le Rouge et le Noir* : « un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin ». Mais c'était loin de comprendre que les romans reproduisent le monde par un processus automatique de réflexion. Le miroir mobile de Stendhal est en fait la « caméra sur roulette » de Ruben qui offre constamment une multitude d'images ; ce sont des réflexions précises, mais encadrées dans un sens et des séquences délibérément choisies. Ces cadres et montages créent une forme dans la littérature ainsi que dans le cinéma. Elle n'est pas une simple réflexion, mais le résultat des scènes sélectionnées qui s'inscrivent dans un plan plus large et confirment l'interprétation du monde de l'auteur. Le texte projette des mondes possibles et

choisis, et pas ceux sur lesquels nous pouvons tous nous mettre d'accord (Dickstein 2005 : XIV). Ou pour citer Proust de *Jean Santeuil* :

Le réel dans la littérature, c'est le résultat d'un travail tout spirituel, quelque matérielle que puisse en être l'occasion (une promenade, une nuit d'amour, des drames sociaux), une sorte de découverte dans l'ordre spirituel ou sentimental que l'esprit fait, de sorte que la valeur de la littérature n'est nullement dans la matière déroulée devant l'écrivain, mais dans la nature du travail que son esprit opère sur elle. (Proust 1952)

Les représentations artistiques du monde réel ainsi ne sont jamais purement littéraires ou purement factuelles, et certainement jamais exactes ou objectives. Elles sont transfigurées parce que toujours filtrées par l'esprit du sujet et le médium du langage (Dickstein 2005 : XII). Dans ces univers d'auteurs dominant certains thèmes qui, pour des raisons biographiques, idéologiques, artistiques et autres, constituent l'univers personnel et unique de l'auteur.

Quel est le reflet des Balkans dans le miroir de Ruben, sa « caméra sur les roulettes » qui glisse le long des rives du Danube vers sa source au nord-ouest ? La structure des chapitres des Balkaniques est majoritairement répétitive, avec des observations détaillées de géographes, des récits d'événements historiques et des légendes liées aux localités, des personnages célèbres de la région, des descriptions du paysage qu'ils promeuvent, des rencontres avec des gens ordinaires, des animaux plus ou moins agressifs, et des passages lyriques très réussis.

La Roumélie, la Turquie d'Europe ou l'Europe ottomane et finalement les Balkans, c'est une zone d'attraction avérée pour l'auteur. Des thèmes qui traversent les chapitres comme la mondialisation, l'Union européenne, l'économie libérale, les migrations, les frontières... sont souvent prétexte à souligner le charme du territoire. Ainsi, le sous-développement des Balkans devient aussi pittoresque que les tableaux des maîtres anciens :

Il est 7 heures du matin, les coqs s'égosillent dans les basses-cours, toute la Roumanie s'éveille dans le brasier d'or pur des moissons, et nous sommes là, Vlad et moi, sur nos vélos, à pédaler comme des cons, tandis qu'à notre gauche se déroule cette scène mythologique, ce rituel ancestral que nous n'avons jamais vu pour de vrai, que nous ne connaissons qu'à travers des enluminures médiévales, des manuels d'histoire et des tableaux croisés dans des musées, Les Très Riches Heures du duc de Berry, Brueghel l'Ancien, Nicolas Poussin ou Jean-François Millet : les charrettes sont stationnées en file indienne, les chevaux fouettent l'air de leur queue pendant que les hommes, silhouettes minuscules vêtues de couleurs vives – fauchent le blé à la main ... (Ruben 2019 : 147).

Comme à beaucoup de ses prédécesseurs, le voyage à travers les Balkans apparaît à Ruben, comme un voyage dans le temps. Sa bicyclette se transforme en machine à remonter le temps qui vous transporte « ... dans des villages qui vivent

encore au Moyen âge et qui ne sont pourtant qu'à deux ou trois heures de vol de Paris... » (Ruben 2019 : 147).

Pour l'auteur, ce n'est pas l'occasion de déplorer l'arriération de la région, héritage historique pluriséculaire, mais un moment d'émerveillement authentique et sincère. Cette Europe, jadis ottomane, a conservé de nombreuses traces de l'ancien empire, car de même que la mer laisse des os de seiches, des coquillages, des escargots et de l'herbe sur le rivage après la marée... ainsi la Turquie, en se retirant, a laissé les paroles de sa langue, nourriture, vêtements, musique et danse dans les Balkans (Ruben 2019 : 148). Ruben les adore, ces Balkans de *burek* et d'*aïran*. C'est là qu'il se sent chez lui :

A la fin du XVI^e siècle, le cartographe allemand Sebastian Münster situait le cœur de la reine Europe en Bohême, mais je préfère la version de Nicolas Bouvier selon qui celui-ci se trouverait un peu plus au sud, dans la chaleur et la générosité des Balkans [...] Le cœur de mon Europe bat au sud-est, quelque part entre Istanbul, Yalta, Novi Sad et Corfou, dans l'ancien empire du tsar Samuel (Ruben, 2019, 455–456).

Comme souvent, la *philie* envers l'Autre est le plus souvent contrebalancée par une *phobie* envers le monde duquel parle l'auteur, et elle est dirigée ici vers l'Union européenne et sa nomenclature bruxelloise. Cette Europe, selon Ruben, montre une « volonté manifeste de nier l'héritage d'Athènes, de Byzance et de Jérusalem en faisant remonter l'Europe au temps de Charlemagne. Tout commencerait à Rome en l'an 800, avec le couronnement du roi des Francs par le pape... ». De cette façon on nous fabrique une Europe romaine et germanique qui est « un mythe dangereux qui ravive la grande faille du Vieux Continent moisissant : le schisme de 1054. La ligne de fracture Riga-Split fut, de la Baltique à l'Adriatique, le premier rideau de fer à s'abattre sur l'Europe » (Ruben 2019 : 449).

Et le Danube est aujourd'hui encore une fois limes « un limes danubianus, non plus limes de l'Empire romain face aux Barbares mais limes de l'Europe de Bruxelles face à l'Autre Europe, qui est l'Europe à part entière et non pas une Tiers-Europe, plus foutraque, moins démocratique ou moins policée » (Ruben 2019 : 82).

A l'Europe des banques, de l'économie libérale, et des lobbyistes, l'Europe forteresse qui ferme les yeux et les oreilles face au désastre migratoire qui se déroule à ses frontières, Ruben, contrairement aux politiciens et leurs électeurs, qui clament « on ne peut pas sauver toute la misère du monde », oppose une vision idéalisée de la coexistence multiculturelle. Au Musée des Beaux-Arts de Vidin en Bulgarie, il réagit vivement à l'affirmation du gardien selon laquelle il y a trop d'Arabes, de Noirs et d'Asiatiques en France. Il essaye de le persuader que Vidin était un bien meilleur endroit pour vivre quand les Kurdes, les Druzes, les Grecs, les Turcs, les Juifs, les Tatars et les Arméniens vivaient là-bas. Maintenant, quand

il n'y a plus que des Bulgares, ils rêvent fiévreusement comment s'évader d'ici, confirme le gardien lui-même et ajoute : « Bientôt, il n'y aura plus qu'à mettre la clé sous le paillason. – Eh bien, tu vois, pour ne pas mettre la clé sous le paillason, l'Europe ferait mieux d'ouvrir grand ses portes », souligne triomphalement Ruben (Ruben 2019 : 229).

Son désespoir devant le monde oublié des Balkans prend quelquefois des envolées lyriques et presque hallucinatoires comme dans le passage suivant :

... je rêve à nouveau d'une révolution à vélo, d'une vélorution de tous les peuples européens, nous irions roue dans la roue et main dans la main, remontant le Danube à fond de train, cyclistes ukrainiens et moldaves, cyclistes roumains et bulgares [...], oui nous irions tous ensemble pédaler jusqu'à Strasbourg, Schengen, Luxembourg, Bruxelles, pédaler rageusement, pédaler contre les banques et les agences de notation, pédaler contre la vieillesse et l'austérité, pédaler contre les traités et les trahisons, pédaler avec des cohortes de réfugiés dans notre sillage [...] : l'Union actuelle n'est que le brouillon d'une Europe qui n'a pas fait le solde de tous ses démons. Et si une poignée de cyclistes en colère mais pacifistes réécrit l'Europe de demain ? (Ruben 2019 : 212)

Dans une conversation avec un journaliste de *Libération* qui lui demande s'il se considère comme un écrivain engagé, Ruben répond :

Non, je ne me sens pas investi d'une mission. J'aime beaucoup l'idée de « littérature embarquée », inventée par Camus et reprise par Imre Kertész dans son *Journal de galère* (Actes Sud, 2010). On n'a pas le choix, on est « embarqué dans la galère de son temps », nous dit Camus, donc ça ne sert à rien de se déclarer engagé. Ce qui est sûr, c'est que j'ai besoin d'aller voir, de décrire ce qui se passe sur le terrain, c'est mon côté géographe. Je me vois plutôt en arpenteur des marges et des lisières, en géopoliticien des lieux tus. (Schwartzbrod 2018)

Les Balkans d'Emmanuel Ruben sont le résultat d'une concentration consciente sur certains éléments de la réalité de sorte que son image du monde soit en fait le résultat d'une certaine attitude idéologique et artistique. Son texte est une série d'expériences qui sont véhiculées avec un rythme choisi par l'auteur, filtrées à travers le prisme du monologue intérieur, de la satire et de l'imagination, non pour échapper à la réalité, mais pour lui donner la forme souhaitée. Chaque reflet du monde extérieur dans le miroir artistique de l'auteur a des formes différentes et sa propre manière spécifique de refléter ce qui apparaît dans ce miroir. *Sur les routes du Danube* offre une image des Balkans qui combine la géographie, l'histoire, la littérature et la politique, et devient ainsi une des multiples visions possibles selon « l'embarquement spécifique dans la galère de son époque » de l'auteur. Dans les Balkans socialement et économiquement dévastés l'auteur cherche la chaleur et la générosité qu'il ne trouve plus en Europe de l'Union et plaide en faveur d'une entité qui n'est pas exclusivement romaine et germanique et qui ne nie pas l'héritage d'Athènes, de Byzance et de Jérusalem,

en faisant remonter ses seules racines au temps de Charlemagne. Son texte-miroir antilibéral, humaniste et engagé a façonné les reflets balkaniques rubéniens et ouvre encore une fois la discussion sur la réalité et le discours, l'imagination et la pratique, mais lance aussi un défi à l'inégalité sociale, appellent à plus de justice et de partage dans ce continent qu'on nomme l'Europe.

Bibliographie

- Dickstein 2005 : M. Dickstein, *A mirror in the roadway; literature and the real world*, New Jersey : Princeton University Press.
- Doolard 2017 : M. Doolard, *Un an à vélo : d'Amsterdam à Singapour*, Paris : Hachette tourisme.
- Magris 1986 : C. Magris, *Danubio*, Milan : Garzanti.
- Marthaler 2020 : C. Marthaler, *Voyages sellestes : Les montagnes du monde à deux roues*, Grenoble : Glénat.
- Nye, E, *A bicyclette*.
<https://stbarthelemy.bibli.fr/index.php?lvl=notice_display&id=84580>. 1/8/2022.
- Proust 1952 : M. Proust, *Jean Santeuil*, Paris : Gallimard.
- Ruben 2019 : E. Ruben, *Sur la route du Danube*, Paris : Payot & Rivages.
- Rumiz et Altan 2014 : P. Rumiz, F. Altan, *Tre uomini in bicicletta*, Milan : Feltrinelli.
- Schwartzbrod 2018: Schwartzbrod, A., *Emmanuel Ruben, Parfois je suis proche de l'extase géographique*. <https://www.liberation.fr/livres/2018/06/01/emmanuel-ruben-parfois-je-suis-proche-de-l-extase-geographique_1655982/>. 10/10/2022.
- Smith 2001: R. Smith, *Cold Beer and Crocodiles. A Bicycle Journey into Australia*, Washington : National Geographic.
- Sirat 2017 : J. Sirat, *Les rayons de la liberté, mon tour du monde à vélo*, Arles : Rouergue.
- Tesson 2007 : S. Tesson, *Eloge de l'énergie vagabonde*, Paris : Editions des équateurs.
- Travis 2008 : T. Travis, *Down the Road in South America : A Bicycle Tour through Poverty, Paradise, and the Places in Between*, London : Reuters.

Павле Секеруш
Ивана Живанчевић Секеруш
Велимир Младеновић

**Текст као огледало света и аутора:
Емануел Рубен и Балкан се огледају у Дунаву**

Анализирани текст/огледало је књига Емануела Рубена *Уз Дунав* (Академска књига, 2021) путопис хибрид који успешно комбинује два поджанра: путовања Дунавом и путовања бициклом. Током бицикличке одисеје од Одесе до Стразбура, узводно, за разлику од већине путника дуж ове реке, Емануел Рубен истражује дунавске пределе, села и градове који се огледају у Дунаву, како би што боље открио све фикције које чине европски имагинаријум о овом региону. Поглавља која анализирамо груписана су у првом делу књиге под насловом “Балканике”, док смо друга два “Германике” и “Периферике” само споменули. Неуморни бициклиста, Рубен има поглед географа, историчара и пасионираног геополитичара. Његово перо одражава писца и песника, а његова ерудиција просвећеног љубитеља, жељног знања и коментара. Текст је путопис, својеврсни драмски прозни монолог, а приповедање има исповедни карактер. Анализирали смо га жанровски и структурно, са посебном пажњом на концепцији „камере на точковима“, јасној визији Рубеновог ауторског креда. Ова камера нуди мноштво слика, али аутор одлучује о њиховој монтажи и секвенцама које, као на филму, тако и у књижевности, стварају одређену форму. Она није обични одраз већ је резултат селекција које су део ширег плана и сведоче о ауторовој визији и тумачењу света. Аутор јасно изражава своју приврженост свету Балкана који Унија види као Европу другог реда, сиромашнију, необразованију, мање демократску и мање цивилизовану. Рубеновој балканофилији противтежа је фобија према свету из којег говори, односно Европској унији и њеној бриселској номенклатури, Европи банака, либералне економије и лобиста, која затвара очи и уши пред миграционом катастрофом која се одвија на њеним границама. Камера на точковима Емануела Рубена јасно је идеолошки означена као антилиберална и хуманистичка, и пледира за Балкан као саставни део Европе у којем аутор тражи топлину и великодушност које не налази у свету из којег долази.

Кључне речи: Емануел Рубен, Дунав, Балкан, огледало, путовање, бицикл, географија, Европа.